

Charles Baudouin, héritier d'Emile Coué. Itinéraire d'un passeur

Colette Westphal

Le choix du sujet

Pour le discours de réception, l'usage est de présenter un thème en rapport avec le domaine d'activité de son auteur. Parler de la psychiatrie m'a semblé hasardeux à un moment où cette spécialité médicale traverse une période de turbulences et cherche à se refonder. J'ai connu pendant ma formation le changement de cap de la psychiatrie qui s'est séparée de la neurologie pour s'orienter vers la psychanalyse. De nos jours, les neurosciences rapprochent à nouveau les maladies du psychisme des maladies du cerveau, tandis que la psychanalyse a déserté les études médicales pour rejoindre les sciences humaines. Plutôt que m'engager sur un terrain idéologique, j'ai préféré, pour illustrer ma conception du travail en santé mentale, vous présenter un personnage quelque peu oublié, né à Nancy en 1893 et mort à Genève en 1963. Charles Baudouin, qui n'était pas médecin, a œuvré toute sa vie auprès des enfants comme des adultes à façonner des têtes bien faites plutôt que bien pleines. Inclassable dans les catégories habituelles, il est à la fois philosophe, psychanalyste, mais aussi essayiste, traducteur, poète, pacifiste engagé. Déjouant les clivages, c'est un adepte des ponts, des passages, des rapprochements apaisés. Raison pour laquelle, sans doute, il n'a pas fait école. Pour autant, son itinéraire de pensée relève d'une profonde cohérence depuis sa rencontre avec Emile Coué en 1913 jusqu'à son testament spirituel publié à titre posthume en 1964. Entre les deux, Baudouin entrecroise la psychanalyse, la pédagogie, la littérature, les sagesses orientales. Sans oublier l'importance du contexte historique : la Grande guerre, qui conditionne son installation en Suisse et son adhésion à la non-violence.

Une jeunesse lorraine.

Le jeune Charles voit le jour le 26 juillet 1893 à Nancy. Son père, Antoine, ancien militaire, a soixante ans à sa naissance et décède onze ans plus tard. Dans son journal, Charles évoque sa quête de pères de substitution, que seront pour lui Emile Coué et plus tard Romain Rolland. Il reçoit une formation en lettres classiques au lycée Henri Poincaré de Nancy puis en philosophie à la Sorbonne, notamment auprès d'Henri Bergson. Jeune licencié, il assiste aux séances collectives d'Emile Coué et s'intéresse aux processus mentaux. A peine nommé professeur de philosophie au collège de garçons de Neufchâteau, il y organise une conférence du fondateur de la Nouvelle Ecole de Nancy, opérant d'emblée un pont entre autosuggestion et enseignement.

L'année 1914 change le cours de sa vie puisqu'à la fois, il est réformé pour raison de santé, perd sa mère et prend attache à Genève auprès de l'Institut Jean-Jacques Rousseau, qui deviendra Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education. Son fondateur, Edouard Claparède, médecin et psychologue, l'invite à y dispenser deux cours, l'un sur la suggestion appliquée à l'enfant, l'autre sur la culture de la force morale. Dans le milieu universitaire nancéien, le jeune philosophe est remarqué pour la publication de poèmes, couronnée par un prix de littérature et une recommandation de candidature à l'Académie de Stanislas. Il est intégré dans la Compagnie en qualité d'associé-correspondant national le 19 mai 1922.

Charles Baudouin et Emile Coué. L'autosuggestion, une force en nous.

Afin d'obtenir un poste de professeur à l'Institut Jean-Jacques Rousseau, Baudouin rédige une thèse de doctorat qu'il soutient à Genève en 1920, sous le titre « Suggestion et autosuggestion » et le sous-titre « Etude psychologique et pédagogique d'après les résultats de la Nouvelle Ecole de Nancy ». La dédicace s'adresse à Emile Coué : « A l'initiateur et à l'homme de bien, en profonde reconnaissance ». Cette publication favorise la diffusion de la méthode Coué, notamment dans les pays anglo-saxons où elle est traduite et reconnue. Pour deux raisons majeures : elle offre un support théorique à une pratique empirique et un cadre structuré excluant les dérives de la méthode. On se contentera ici d'en extraire les points saillants.

D'un point de vue généalogique, l'autosuggestion s'enracine dans la Première École de Nancy, l'École hypnologique représentée par Liébeault et Bernheim. La nouveauté qu'apporte Coué consiste à sortir de l'hypnose et à rendre le patient acteur de ses propres modifications mentales. Comment définir la suggestion ? Baudouin l'appuie sur trois termes : la suggestion est la réalisation subconsciente d'une idée. « Idée » est à entendre au sens large de représentation mentale. « Réalisation » signifie que l'idée se transforme en acte. « Subconsciente » exclut le rôle de la volonté consciente, que ce soit l'influence d'une volonté extérieure (celle de l'hypnotiseur) ou l'effet de la volonté propre. La suggestion est une force auto-réalisatrice, une puissance de soi sur soi dont le mécanisme nous échappe. Quant à préciser davantage le terme mystérieux de subconscient, Baudouin n'entre pas dans les querelles d'école qui l'opposeraient à l'inconscient freudien et préfère l'usage de formules poétiques. Cette activité mentale, œuvrant à notre insu, cette « arrière-boutique de l'esprit », évoque une nappe d'eau souterraine qui se prépare à percer l'écorce et à sourdre au grand jour après un trajet invisible.

Ainsi définie, la suggestion est régie par des lois dont deux fondamentales : la loi de l'effort converti et la loi de la finalité subconsciente. La première explique l'effet contre-productif de l'effort conscient. Plus je veux, moins je peux, affirmation qui inverse la séquence communément admise. En réalité, l'effort volontaire produit deux suggestions opposées : l'idée et la résistance à l'idée. Deux exemples de la vie courante : l'oubli d'un nom ou l'insomnie. Plus je cherche le mot qui me manque, plus il m'échappe. Plus je veux m'endormir, plus je reste éveillé. Pourquoi ? A mon insu, j'induis une autosuggestion nocive qui fait advenir ce que je redoute. L'expérience le montre, le mot surgit à l'improviste et le sommeil me gagne quand j'ai renoncé à le contrôler.

La loi de la finalité subconsciente renverse aussi les schémas intuitifs. Baudouin prend l'exemple de la neurasthénie (qualifiée de dépression aujourd'hui). Le neurasthénique se focalise, sans le savoir, sur tout ce qui viendra conforter ses idées noires et son humeur chagrine. De fait, il met en place des attitudes mentales d'échec, qu'il attribue alors à sa mauvaise étoile ou à son manque de chance. Pour utiliser une terminologie actuelle, le subconscient serait une sorte de logiciel caché qui nous conditionne pour le meilleur parfois, pour le pire souvent, mais dont il serait possible de modifier le paramétrage.

D'où viennent les suggestions nocives ? Certaines opèrent dans le champ éducatif, typiquement les prophéties négatives d'adultes en charge d'enfants « Tu ne feras jamais rien de bon ». D'autres correspondent à des autosuggestions dont les ressorts profonds nécessitent une élucidation par la psychanalyse. Baudouin n'oppose pas les deux approches, tout étant une affaire d'indication, ce qu'il explique avec humour : « Le traitement psychanalytique est au traitement suggestif ce que l'algèbre est à l'arithmétique : il complique les problèmes simples mais simplifie les problèmes complexes ». Le champ de prédilection de la suggestion

passé, avec la Nouvelle Ecole de Nancy, du domaine thérapeutique médical au champ pédagogique. Coué lui-même se définissait non comme un guérisseur mais comme un professeur.

Charles Baudouin, Freud et Jung. Psychanalyse et éducation en tension.

Après la Grande Guerre, Genève acquiert une dimension internationale dans la recherche sur l'éducation nouvelle, où pédagogie et psychanalyse se côtoient. En référence à Rousseau dont il donne le nom à son Institut, Edouard Claparède établit le postulat suivant : la pédagogie doit reposer sur la connaissance de l'enfant comme l'horticulture sur la connaissance des plantes. Il bénéficie de l'apport universitaire de Jean Piaget qui affine une théorie du développement de l'enfant, dont s'inspirent les processus éducatifs en expérimentation.

Pour Charles Baudouin, pédagogie et psychanalyse ne sont pas incompatibles parce que l'une et l'autre comportent le dénominateur commun de la suggestion. Affirmation qui est loin de faire consensus. En admettant une dimension éducative de la cure, Baudouin s'oppose à la Société Psychanalytique de Paris, attachée à la règle de neutralité et à l'absence de visée normative. Le psychanalyste n'est pas là pour rendre l'élève docile ou le travailleur performant ! Homme des passages, Baudouin introduit dans sa pratique suggestive des éléments de la doxa freudienne. Il abandonne les séances de groupe, mène des entretiens individuels et explore les histoires de vie. Par rapport à l'enfant, il redoute que la psychologie expérimentale ne le réduise à un objet d'étude sans prendre en compte sa singularité affective et relationnelle. En témoigne son lexique qui puise à d'autres sources. Par exemple, il préfère le vocable d'âme enfantine à celui d'appareil psychique infantile. En plus de sa formation théorique, Baudouin s'engage dans une cure personnelle, ou plutôt dans trois cures successives, deux auprès de psychanalystes jungiens et une d'obédience freudienne.

Baudouin rend visite à Freud en 1926. Voici quelques extraits du récit de cette rencontre qu'il qualifie de « pierre blanche » dans sa vie. « Freud me reçoit dans son cabinet. Un instant de silence, qui pourrait être impressionnant. Mais je sais que c'est le pli professionnel : le confesseur attend qu'on parle. Je parle. Il écoute avec une attention exacte et bienveillante. Je savais sa force ; je découvre sa délicatesse. C'est un vieillard plutôt menu, sous ce grand front très haut et droit [...] les mouvements sont sobres, mais déliés, précis, encore alertes [...] Il est d'une vivacité d'esprit qui dément son âge ; seulement la bouche, récemment opérée, mâche avec peine, avec énergie et lenteur, les paroles. C'est une raison de plus pour qu'il s'en tienne à l'allemand ; d'ailleurs il a, dit-il, oublié son français, qu'il possédait bien jadis, puisqu'il traduisait dans sa jeunesse ses deux maîtres Charcot et Bernheim. La conversation suit son cours en zigzaguant... »

En se rendant à Vienne, Baudouin montre une nouvelle fois son esprit d'ouverture. Il refuse de prendre parti dans la querelle féroce qui oppose Freud le juif viennois à Jung le suisse protestant, Genève ayant tout naturellement soutenu le second. Dans son traité « De l'instinct à l'esprit » publié en 1950, Baudouin tente une synthèse des deux doctrines, entreprise périlleuse dénoncée par les puristes des deux bords. Pourtant, les défricheurs de l'Inconscient, l'un comme l'autre de langue allemande, puisent aux mêmes sources leur psychologie des profondeurs. Même s'il privilégie l'image jungienne d'océan des forces obscures pour désigner l'inconscient, Baudouin n'exclut pas les désirs infantiles refoulés que Freud y place. Il intègre la dimension mystique de Jung et sa notion d'inconscient collectif, véritables pommes de discorde à l'origine de la rupture entre le père de la psychanalyse et son disciple. Dans la conduite de la cure, Baudouin accorde à Freud l'avantage de délier les nœuds pathogènes, de mettre à jour les éléments illusoire ou nocifs, mais constate qu'il

s'arrête à la déconstruction. Jung, en revanche, propose une perspective d'unification de la personne et de modification des conduites, dernier temps du travail analytique ignoré par Freud. Les deux approches seraient complémentaires plus que rivales.

La psychagogie, une navigation orientée.

Dans les années 1920, Baudouin se trouve en butte à des attaques qui l'obligent à requalifier son activité. D'un côté, il doit répondre à l'accusation d'exercice illégal de la médecine ; par ailleurs, il lui faut se distancier d'une vulgarisation plus ou moins charlatanesque de la méthode Coué. Il décide alors de créer son propre institut, en l'occurrence l'Institut International de Psychagogie et de Psychothérapie, qui voit le jour en 1924. Il y pratique une psychothérapie synthétique, toujours adossée à l'autosuggestion, qu'il nomme psychagogie. De la psychanalyse, il garde l'instauration d'un climat qui favorise l'affleurement de l'inconscient. De la pédagogie, il convoque une orientation de la thérapie vers une finalité d'accroissement des potentialités, de mobilisation des énergies. Plus qu'une connaissance de soi, la psychagogie vise un chemin de vie. D'où vient le terme de psychagogie, qui a disparu depuis puisque l'Institut porte actuellement le nom d'Institut International de Psychanalyse et de Psychothérapie Charles Baudouin ? L'étymologie associe psyché (l'âme, l'esprit) et ago (je conduis) et renvoie à une double occurrence dans la Grèce antique. C'est d'abord une cérémonie religieuse qui avait pour but d'apaiser les âmes des morts en les appelant trois fois par leur nom. C'est aussi le Phèdre de Platon qui assimile la rhétorique, c'est-à-dire l'art d'influencer les âmes par le discours, à une psychagogie, d'où sa portée éthique, puisqu'elle engage le devenir des personnes.

L'institut Charles Baudouin, situé à Genève, se veut un lieu de travail et de recherche où se côtoient psychologues, médecins et religieux, « en dehors de toute limitation nationale ou confessionnelle », précise son fondateur, dans un esprit de tolérance réciproque. Il diffuse un bulletin trimestriel qui devient en 1931 la revue Action et Pensée. Interrogé sur l'inversion de la séquence habituelle où la pensée précède l'action, Baudouin rétorque que l'ordre logique n'est pas l'ordre biologique. La pensée n'est pas à l'origine de l'acte, elle s'insère comme un coin entre la stimulation et la réponse. La pensée est l'antidote de la violence par la fonction médiatrice de la parole.

Charles Baudouin et Romain Rolland. L'idéal de non-violence.

Quand Baudouin gagne Genève en 1915, l'une de ses motivations est de rencontrer Romain Rolland, qui vient de publier un manifeste pacifiste « Au-dessus de la mêlée ». L'écrivain français, alors âgé de 48 ans et dégagé des obligations militaires, séjourne régulièrement en Suisse pour y soigner sa santé fragile. Son pamphlet, dont le titre initial était « Au-dessus de la haine », dénonce dès le début du conflit le désastre humain à venir. Il écrit : « Il est horrible de vivre au milieu de cette humanité démente et d'assister, impuissant, à la faillite de la civilisation. Cette guerre européenne est la plus grande catastrophe de l'histoire depuis des siècles, la ruine de nos espoirs les plus saints en la fraternité humaine ». L'appel genevois de Rolland résonne chez Baudouin, âgé de 22 ans, avec son propre idéal humaniste. Leur approche convergente de la guerre s'initie dans leur soutien au poète germano-suisse Carl Spitteler, qui a condamné la violation de la neutralité belge par les troupes allemandes. Par ailleurs, les deux hommes partagent d'autres points communs : les références littéraires (Hugo, Verhaeren, Tolstoï), l'intérêt pour la langue et la culture allemandes (Goethe, Beethoven), le goût de la poésie, la découverte de la mystique indienne.

En 1916, Baudouin fonde une revue « Le Carmel » où pourront s'exprimer les voix pacifistes européennes. Pourquoi cette dénomination aux accents religieux, s'étonne Romain

Rolland. D'autant que c'est aussi le nom de la maison d'artiste que Baudouin occupe à Saconnex d'Arve, dans la campagne genevoise. Le choix en est pluri déterminé. « Le Carmel » lui rappelle le couvent de Nancy-Beauregard et représente l'asile intérieur qu'il recherche en cette période de tourmente où les cathédrales s'effondrent (allusion au bombardement de Reims).

Comment surmonter la haine, réconcilier les belligérants et construire une paix durable ? En prenant de la hauteur et en cherchant des ressources ailleurs. Pour Rolland, l'autre de l'Europe, plus précisément l'autre de la pensée européenne, c'est l'Asie. Baudouin adhère totalement à ce décentrage. Il écrit « S'il y a eu un miracle grec [avec Socrate], il y a aussi un miracle indien », incarné par Gandhi, l'homme de la non-violence. Encore faut-il préciser cette notion. Etrangère à toute forme de démission ou de passivité, la non-violence de Gandhi est « la lutte âpre d'un petit homme contre un empire » au seul moyen du dialogue. Un dialogue vrai, fondé sur une triade : vérité, loyauté et engagement, sans oublier la place du silence. Pour le situer dans les références occidentales, Gandhi serait un anti-Machiavel, proche de François d'Assise, allant jusqu'au dépouillement de soi. Baudouin donne une explication psychanalytique des mécanismes en jeu. Comme toutes les pulsions, l'instinct combatif, s'il ne se décharge pas en violence, connaît d'autres destins possibles : soit la sublimation, dans la compétition sportive par exemple, soit la conversion, quand l'héroïsme guerrier devient l'ascétisme des saints.

Charles Baudouin et Romain Rolland tracent un sillon commun vers l'idéal pacifiste européen, mais leurs voies se séparent dans les années 1930 à l'occasion d'une divergence politique. Le maître se rapproche de l'Union Soviétique et du communisme, orientation que le disciple ne suit pas. Néanmoins l'affection filiale demeure et Baudouin rendra un vibrant hommage à l'écrivain après son décès en 1944. Voilà l'application concrète des vertus du dialogue : il est possible de soutenir des opinions différentes sans entrer dans la spirale du conflit.

Charles Baudouin poète. Christophe le passeur.

Publié en 1964, un an après la mort de son auteur, « Christophe le Passeur » est un conte philosophique, dont la composition s'apparente au Petit Prince de Saint-Exupéry par la place centrale donnée aux rencontres et aux dialogues. C'est l'histoire d'un géant, homme du gué, qui décide de devenir passeur au service des hommes. Il les passera sur son dos, d'une rive à l'autre du Grand Fleuve. En échange, il demande à chacun non pas de le payer mais de lui livrer un récit de vie. Se présente pour la traversée une série de personnages : Don Quichotte, Hamlet, Faust, Don Juan, Atlas, Sisyphe, le Juif errant, Méphistophélès, Zarathoustra ainsi que l'Enfant. Chaque épisode développe un thème, tour à tour le dialogue du respect, celui du désir, du destin, du noble et de l'ignoble, du mal... Leur succession balaie toutes les dimensions d'une vie et réalise autant d'étapes structurantes pour Christophe lui-même. Car le passeur est malmené dans son entreprise. Il y a d'abord l'Enfant, « lourd comme le monde et jeune comme l'éternité », qui le confronte à la question du sens : « aucune action n'a de sens tant que je ne suis pas passé » et « le sens du monde est le sourire d'un enfant ». Phrase placée par l'auteur en exergue de la dédicace à son petit-fils Thierry. De son côté, Zarathoustra, l'éveilleur qui danse au soleil, le met face à une alternative : « le choix est entre la pierre moussue et moisie, confortable et croupissante, et la pierre qui roule, n'accumule pas mousse, se casse et garde son arête étincelante ». A la fin de sa vie, Christophe le passeur sera porté à son tour sur l'autre rive. Ce texte poétique, aux résonances multiples, récapitule les thèmes qui jalonnent toute l'œuvre de Baudouin et se ramènent à une question : comment conduire une vie d'homme ?

Conclusion

Je n'ai pas hésité à appliquer le qualificatif de passeur à Charles Baudouin lui-même. Passeur entre les langues, les disciplines, les cultures et les générations. Dans une période agitée de l'histoire, il a connu l'émergence d'idées nouvelles sans sombrer dans la tentation de la table rase, de la pensée unique ou du dogmatisme sectaire. Sa rencontre avec la psychanalyse a été pour lui une ressource parmi d'autres, sans exclusivité ni confusion des genres. A l'inverse de ce qui s'est passé ultérieurement dans le paysage culturel français, il ne l'a pas érigée en savoir surplombant de la pensée et a toujours dénoncé l'hégémonie d'une discipline sur les autres. Nul doute qu'il aurait adopté la même attitude vis-à-vis des neurosciences si elles avaient existé. En ce sens, il est pour moi un modèle d'esprit humaniste, doté des vertus prônées par l'Académie de Stanislas qui me fait l'honneur de m'accueillir aujourd'hui, et dont j'espère me montrer digne.

Bibliographie

Charles BAUDOUIN, *Suggestion et autosuggestion. Etude psychologique et pédagogique d'après les résultats de la Nouvelle École de Nancy*, Éditions Delachaux & Niestlé (sans date).

Charles BAUDOUIN, *De l'instinct à l'esprit. Précis de psychologie analytique*, Éditions Imago, 2007.

Charles BAUDOUIN, *Christophe le passeur*, Le courrier du livre, 1987.

Antoinette BLUM, *Correspondance (1916-1944) entre Romain Rolland et Charles Baudouin. Une si fidèle amitié*, Césura, 2000.

Marcel CORDIER, « Charles Baudouin, 1893-1963 », *La Revue lorraine populaire* n° 173 (2003), p 44-45.

André CUVELIER, *Hypnose et suggestion : de Liébeault à Coué*, Presses universitaires de Nancy, 1987.

Hervé GUILLEMAIN, *La méthode Coué. Histoire d'une pratique de guérison au XX^e siècle*, Éditions du Seuil, 2010.